

ples que les hasards du drame gigantesque nous dévoilent.

Voici celui que nous donne un enfant : Lorsqu'ils entrèrent dans notre département du nord, les Allemands, ivres sans doute d'avoir mis le pied sur notre sol, se livrèrent à des débauches de sang innocent. Les malheureux mineurs furent leurs victimes préférées. Déjà, en Belgique, ils avaient eu la monstrueuse cruauté d'en placer des rangs entiers en avant de leurs lignes pour les faire tuer par leurs propres compatriotes. En approchant de Lille, au coron de Douchy, ils arrêtaient quinze mineurs et se disposèrent à les fusiller. Pourquoi ? Quelle était la faute de ces pauvres gens contre les lois de la guerre ? Vous ne pensez pas que les soldats-bandits eussent pris seulement la peine de chercher l'ombre d'un prétexte.

Le lieutenant qui commandait le peloton de bourreaux allait ordonner le feu, lorsque, soudain, lui-même tomba raide mort. Stupeur, désarroi momentané... Puis, explosion d'effroyable rage. Au bord d'un fossé retombait le bras vengeur. Un sergent d'infanterie, un Français, blessé dans l'engagement récent, agonisait au fond d'une ornière. Il avait vu l'horrible scène, et, trouvant la force d'armer et de braquer son revolver, il avait tué l'organisateur de la boucherie. Les Allemands se précipitent, l'arrachent à sa retraite, le traînent à coups de crosse et de bottes, le jettent au pied du mur où s'alignaient les mineurs condamnés.

Cependant, il y eut un léger sursis à l'exécution. Car les soldats du Kaiser, peut-être par un éclair d'humanité en l'absence d'un brutal supérieur, ou par crainte de la schlague dont on les régale souvent, attendirent pour venger le mort qu'un autre vivant galonné leur en donnât l'ordre. On s'en alla chercher le capitaine. Comme il tardait à venir, le sergent français, brûlé de fièvre, avise, parmi quelques assistants du drame, un gamin, tout ému et contenant ses pleurs.